

Après la célébration

À l'annonce imminente, j'avais tout prévu. Les bidons d'eau entassés à raison de quatre litres par jour par personne, les batteries de rechange, les boîtes de conserve, l'ouvre-boîte, les sachets d'aliments déshydratés, le petit poêle et ses réserves de butane, le jeu de cartes, le papier hygiénique; de quoi tenir au moins un mois.

On m'a qualifié de fou lors de la fête en l'honneur de Françoise. C'était bien mal me connaître, moi l'organisateur hors pair qui se tape la lecture matinale de tous les quotidiens du pays. Je savais trop bien ce qui se tramait là-bas. Je savais que cela aurait des répercussions jusque chez nous. Je n'étais sans doute pas le seul à le penser puisque les journalistes n'arrêtaient pas de faire des mises en garde, même si peu de personnes les croyaient. Depuis la crise sur la colline parlementaire, ceux-ci avaient mauvaise presse. Des allumeurs d'émotions, sans plus. Et pourtant...

J'ai eu beau faire part de mes intentions aux amis de Françoise, personne n'écoutait. Les gens riaient, se parlaient entre eux, se congratulaient, même que Françoise parlait à son chien LLana carrément assis sur la table. Elle, c'est une vraie folle à la langue fourchue. Aucun respect des gens ! À croire qu'on va goûter aux raisins déposés à quelques centimètres des fesses de son toutou !

J'ai donc quitté la fête plus tôt que je pensais. J'avais encore fort à faire dans mon sous-sol. Calculer l'épaisseur du béton était l'une de mes priorités et placarder la seule fenêtre était tout aussi important. Depuis trois heures la nuit d'avant, je ne dormais plus. J'avais regardé une vidéo simulant une attaque nucléaire entre la Russie et les pays membres de l'OTAN. L'une des premières attaques était menée sur ma ville. J'en avais déduit que la présence de l'aluminerie, un fleuron de notre continent, représentait une cible de choix pour le despote.

Tôt le matin, j'étais passé à l'œuvre en déplaçant, remisant, triant tout ce qu'il y avait dans les trois pièces de mon sous-sol. J'avais déterminé l'endroit où nous mangerions, soit mon atelier de travail. Ce n'était pas très salubre comme endroit, mais un peu de ménage permettrait de rendre l'endroit potable. La grande garde-robe de cèdre avec ses nombreuses tablettes permettrait d'y ranger denrées, eau, trousse de premiers soins et tout le nécessaire pour assurer la survie de ma famille. Mes deux adolescents avaient déjà un lit superposé dans la plus grande pièce et j'y ajouterais un matelas pour ma femme et moi.

J'étais prêt et même si l'anxiété me gagnait au fil des préparatifs, je ne céda pas à la panique. Les miens seraient en sécurité quoi qu'il advienne.

Lorsque le jour fatidique arriva, nous eûmes à peine vingt secondes pour nous rendre au sous-sol. C'était le soir. Le nuage dégagé par la bombe nucléaire avait couvert la ville, c'est ce que nous apprenions par la radio. Nous étions tous fébriles, le genre de nervosité qui tenaille les entrailles, à tel point qu'un de mes garçons me demanda où il pouvait se soulager. Le besoin était urgent. C'est alors que je réalisai l'absence d'une toilette ou même d'un seau improvisé. J'étais dans la merde totale...